

**LES FAUX
INDIFFÉRENTS**
SEPTIÈME PROVERBE.

CARMONTELLE, Louis Carrogis,
dit Louis de Carmontelle (1717-1806)

1771

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Février 2019

**LES FAUX
INDIFFÉRENTS
SEPTIÈME PROVERBE.**

de CARMONTELLE.

À Paris, chez MERLIN, Au bas de la Rue de Harpe, vis à vis de
la rue Poupée.

M. DCC. LXVIII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

PERSONNAGES

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

HENRIETTE, Femme de Chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse.

Nota : Dans PROVERBES DRAMATIQUES, Tome premier, Première partie, 1768.

L'APRÈS-DINÉE

SCÈNE PREMIÈRE. **La Comtesse, Henriette.**

LA COMTESSE.

Henriette ?

HENRIETTE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Donnez-moi...

HENRIETTE.

Quoi, Madame ?

LA COMTESSE.

Mon écritoire... non, un siège.

HENRIETTE.

Madame me paraît bien inquiète, bien agitée.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Ah, Henriette ! Ma situation est inconcevable !

HENRIETTE.

Comment, Madame, auriez vous à vous plaindre de Monsieur le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Hé, non, au contraire ; il ne m'est que trop fidèle.

HENRIETTE.

Que trop fidèle ! Voilà un reproche qui est nouveau.

LA COMTESSE.

Sans doute, et plus il est rare, plus il me semble que j'ai de[s] torts.

HENRIETTE.

Comment, vous trouvez qu'il vous aime trop ?

LA COMTESSE.

Oui.

HENRIETTE.

Hé bien, épousez-le, il changera bientôt.

LA COMTESSE.

Quoi, tu veux que j'épouse un homme que je n'aime pas ?

HENRIETTE.

Vous ne l'aimez plus ?

LA COMTESSE.

Non, et voilà ce qui me tourmente.

HENRIETTE.

C'est pourtant ce qui devrait vous tranquilliser ; ce n'est que lorsque l'on aime , qu'on est en proie aux tourments, aux ennuis , aux...

LA COMTESSE.

Je vois bien que tu ne me comprends pas ; car enfin, qu'ai-je à reprocher au Chevalier ? Rien. On ne saurait aimer plus vivement, avec plus de délicatesse. Il est affreux d'être ingrate sans le vouloir, sans aucun sujet de plainte.

HENRIETTE.

Moi, Madame, je ne vois rien là d'affreux ; vous êtes comme vous étiez avant de l'aimer.

LA COMTESSE.

Tu ne conçois pas que mon indifférence va faire son malheur ?

HENRIETTE.

Il est vrai qu'il perdra beaucoup, en perdant un coeur comme le vôtre, Madame ; mais puisque vous ne le quittez pas pour en aimer un autre, quel tort avez-vous ? On n'est pas maître de son coeur, et d'ailleurs laissez-le toujours vous aimer, cela ne vous coûtera rien.

LA COMTESSE.

Quoi, je le tromperais ?

HENRIETTE.

Il sera encore trop heureux.

LA COMTESSE.

Oui ; mais c'est une fausseté dont je suis incapable ; cependant lui laisser apercevoir que je ne l'aime plus, c'est lui donner la mort. Non, je ne puis m'y déterminer. Sa présence m'embarrasse, et je crains autant de le voir, qu'il désire d'être avec moi.

HENRIETTE.

Hé bien, Madame, ne le voyez pas ; mais écrivez-lui.

LA COMTESSE.

Quelle fera sa douleur ! À quel désespoir il va se livrer.

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un, c'est lui-même, déterminez-vous.

LA COMTESSE.

Ô Ciel ! Dis-lui d'attendre... Je vais rêver au parti que je dois suivre.

SCÈNE II.

Le Chevalier, Henriette.

HENRIETTE.

Monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER.

Hé bien, que fait la Comtesse ? Puis-je la voir ?

HENRIETTE.

Elle est très occupée. Si vous voulez pourtant, je vais lui demander.

LE CHEVALIER.

J'avais à lui parler ; mais cela ne presse pas.

HENRIETTE.

Je m'en vais lui dire que vous êtes-ici.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas la détourner.

HENRIETTE.

Attendez un instant.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, rêvant.

Je n'aurais pas dû rester. Par où m'y prendre pour lui annoncer ?... qui m'eût dit qu'un jour j'aurais pu cesser de l'aimer !... Cependant, il n'est que trop vrai !... Est-elle moins belle, moins tendre ? Non, voilà ce qui me désespère !... Sur le point de l'épouser, rompre sans raison... Il le faut bien... Je consens qu'elle me hâisse ; mais je ne veux pas que jamais elle puisse me mépriser... Que lui dire ? Que je ne l'aime plus ? Moi qui lui ai juré cent fois de ne vivre que pour elle, de l'adorer jusqu'au dernier soupir... Ah, quelle barbarie ! Je pourrais me résoudre à lui plonger le poignard dans le sein, moi qu'elle aime, ah, que dis-je ? Dont elle attend le bonheur de sa vie ; je serais un monstre !... Mais si je lui écrivais ?... Oui, si je rougis de mon indifférence, je ne dois pas rougir d'une action qui prouve l'honnêteté de mon âme.

Il écrit.

« Mon coeur m'avait trompé, Madame. Ô Ciel, elle en mourra ! »

Il écrit.

« Si vous le voulez cependant, je tiendrai ma promesse, je ne peux pas être à une autre qu'à vous, je ne suis pas capable d'une pareille perfidie. Je perds bien plus que vous ; puisque rien ne pourra jamais me tenir lieu d'un amour qui m'était aussi précieux. » Donnons cette lettre à Henriette et fuyons promptement.

Il plie et cache la lettre.

SCÈNE IV.

Le Chevalier, Henriette.

HENRIETTE.

Monsieur le Chevalier, Madame ne saurait vous voir aujourd'hui, et elle m'a chargée de vous remettre de billet.

LE CHEVALIER.

Hé bien, comme il lui plaira, je lui ai écrit aussi, donnez-lui cela.

HENRIETTE.

Je vais lui remettre dans l'instant.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER.

Quelle est éloignée d'imaginer ce qu'elle va lire ! Voyons ce qu'elle peut me mander.

Il lit bas.

Est-il possible ? Ai-je bien lu !

Il lit haut.

C'est avec la plus vive douleur, Monsieur le Chevalier, que je vous écris ceci ; il ne faut plus nous voir, je ne suis plus digne de vous, je ne saurais vous tromper, il ne sera plus de bonheur pour moi, vous seul me l'aviez fait concevoir, mon coeur s'y refuse ; il n'est plus sensible, j'y perds plus que vous, vous êtes vengé et vous devez l'être ; c'est une satisfaction que je vous dois. Ménagez-vous, et que votre désespoir ne me fasse pas repentir d'avoir été trop vraie. Adieu.

Il tombe dans un fauteuil.

Elle ne m'aime plus ! Avec quelle froideur elle me l'annonce ! Elle m'avait prévenu et je craignais de lui déchirer le sein ! L'ingrate ! Qui a pu me faire perdre son coeur ? Mais que dis-je ? Non, elle ne m'a jamais aimé.

Quelle affreuse pensée ! Elle aurait pu me tromper ?
Dieux ! Quelle horrible situation !

*Il s'appuie sur la table, la tête sur ses deux mains. La Comtesse entre
et le voit dans cette situation.*

SCÈNE VI.

La Comtesse, Le Chevalier.

LA COMTESSE.

Quoi, Chevalier, vous ! Vous avez pu écrire que vous ne
m'aimiez plus !

LE CHEVALIER.

Aurais-je jamais pu penser que je dusse avoir un pareil
reproche à vous faire, sans craindre de vous offenser !
Ah, Comtesse, non, votre coeur n'a pu vous dicter ce
billet !

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous plaignez ; quand au même instant, vous
êtes encore plus coupable, quand je craignais tout de
votre désespoir...

LE CHEVALIER.

Et vous êtes-vous trompée ? Non, Madame, j'en mourrai !
Vivez heureuse ; puisque vous pouvez l'être encore sans
moi.

LA COMTESSE.

Ingrat ! Connaissez-vous un peu mon coeur ! Ah, sans
doute ; puisque vous avez consenti à le perdre. Quelle
était mon erreur !

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô Ciel !... Quelle joie insensée !... Ah,
Madame, si je vous parois actuellement indigne d'un si
doux retour, le temps, mon repentir, tout vous prouvera
que c'est un égarement que je ne me pardonnerai jamais ;
trop heureux si je puis espérer qu'un jour vous me
regretterez !

LA COMTESSE.

Et que fais-je donc à présent ?

LE CHEVALIER.

Quoi, vous me pardonneriez ! Quel serait mon bonheur !
Vous m'aimeriez encore ?

LA COMTESSE.

Ai-je jamais cessé ? Mon coeur n'était-il pas alarmé de tout ce que vous souffririez par ce cruel aveu ? C'est une erreur de l'esprit, que je ne puis comprendre.

LE CHEVALIER.

Ah ! Nos coeurs ne sont pas faits pour être déçus, ne différons plus de former un lien dont le retard avait irrité l'amour contre nous.

LA COMTESSE.

Il en deviendra plus fort et plus durable. Oui, Chevalier, l'indifférence a manqué son coup, elle va nous fuir sans retour.

LE CHEVALIER.

Je jure et je sens que je vais vous aimer jusqu'au dernier soupir.

Il lui baise la main.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].